Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1985)

Heft: 2

Artikel: Maine de Biran : de la réflexion à l'écriture intime

Autor: Bonzon, Sylvie

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870568

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MAINE DE BIRAN: DE LA RÉFLEXION À L'ÉCRITURE INTIME

Cette étude tente de lire dans le *Journal* de Biran la mise en œuvre, l'approfondissement et la modification de certains thèmes centraux de la pensée biranienne. Mise en œuvre de la réflexion comme présence à soi — et non regard sur soi —, la pratique du journal conduit Maine de Biran d'une philosophie de la volonté, du moi, de l'effort, à une méditation sur la réceptivité, la passivité, le consentement. La présence à soi se découvre «reprise», «appropriation» de ce qui en moi est moi sans moi, l'effort se fait accueil. C'est la nature même de l'écriture du *Journal* qui produit cet itinéraire, et l'effacement de l'«œuvre» à son profit en est peut-être le prix.

Maine de Biran écrit en 1794 — il a 28 ans et ces lignes sont parmi les premières que nous ayons de lui:

> Chaque homme devrait être attentif à ces différentes périodes de sa vie, il devrait se comparer à lui-même en différents temps, tenir registre de ses sentiments particuliers, de sa manière d'être, en observer les changements dans de courts intervalles, et tâcher de suivre les variations dans l'état physique qui correspondent à ces irrégularités dans l'état moral [...]. Si on avait ainsi divers mémoires faits par des observateurs d'eux-mêmes, quelle lumière rejaillirait sur la science de l'homme!
>
> (*Journal*, t. III, p. 10)[1]

Il est tentant d'y voir un «programme» pour le «philosophe du moi», le «penseur du sens intime», et le lecteur ainsi prévenu n'aura pas de peine à trouver dans le *Journal* un tel «registre».

Pourtant, à y mieux regarder, les choses ne sont pas si simples et le *Journal* n'est pas ce «chantier» offrant au psychologue le matériau de ses théories. D'abord, il faut remarquer que Maine de Biran ne tiendra régulièrement un véritable journal qu'à partir de 1814 (et jusqu'à sa mort en 1824), si du moins on désigne de ce terme les quatre cahiers que lui-même appelle «mon journal»[2]. Ni le *Vieux cahier* (1794-95) ni les notes de ces années-là n'ont le

caractère d'un journal. Quant aux divers carnets et agendas publiés également par Gouhier dans le tome III de son édition du *Journal*, ils ne sont pas antérieurs — quand on peut les dater — à 1811.

Nous pouvons donc affirmer que, quand Maine de Biran se met à tenir son journal, son *Essai sur les fondements de la psychologie*[3] est déjà rédigé — dans la mesure, fragmentaire, où il le sera jamais — et que par conséquent sa conception de l'effort comme fait primitif de sens intime est déjà élaborée. Et le *Journal*, tel que nous le connaissons, n'est pas ce registre d'expériences, matériau pour la science de l'homme cherchée par Biran.

J'aimerais tenter de montrer ici qu'il entretient un autre rapport avec les thèmes centraux de la pensée biranienne. Non pas notes prises en vue d'une théorie, mais mise en œuvre de celle-ci dont il opère à la fois l'approfondissement et la modification.

Mais un premier point doit d'abord être rappelé, qui a été mis en lumière dans un article de Gilbert Romeyer-Dherbey[4]. C'est le lien étroit entre une écriture fragmentaire comme l'est tout au long de sa vie celle de Biran et la pensée de l'ego, «entre la philosophie du moi et le *dés-œuvrement*»[5] (*art. cit.*, p. 184).

Ce lien, voici où Romeyer-Dherbey le décèle:

> Maine de Biran comprend l'ego comme *force*, et la force s'appréhende dans son exercice et non dans son résultat; c'est pourquoi l'expression biranienne est une expression visant non pas l'œuvre mais la mise en œuvre. (*Art. cit.*, p. 184)

Si le fragment, plus que l'œuvre achevée, atteste la présence du sujet, cela vaut à coup sûr pour le *Journal*; non que le sujet y devienne objet de l'écriture mais parce qu'il s'y manifeste répétitivement «à l'œuvre», inscrit mais non fixé, sauvé de l'objectivation par le caractère doublement fragmentaire du texte: chaque notation quotidienne est fragment, irréductiblement inachevée, interrompue puisque la plume est déposée alors que le temps dure; et le journal est la seule «œuvre» dont son auteur sait en toute certitude qu'elle n'en sera jamais une, complète: il l'accepte et la veut telle.

Chez Biran, il faut encore ajouter la multiplication en dehors du *Journal* de fragments qui pourraient lui appartenir (carnets, agendas, etc.) et l'intégration au *Journal* de notes philosophiques, ébauches d'essais, commentaires de lecture, qui pourraient être — devaient être, probablement, dans l'intention de Biran — maté-

riaux pour une *œuvre* mais se trouvent «avalés» par lui et marqués de ce fait par l'inachèvement, la répétition, la reprise, la correction... Ainsi le *Journal* déborde de toutes parts et cela même qui aurait dû se constituer en œuvre devient moment, épisode, «pensée pensante» et non «pensée pensée». A ce titre déjà le *Journal* apparaît bien comme un lieu privilégié pour l'exercice de ce je actif, présent à lui-même dans l'effort volontaire que Maine de Biran a mis au centre de sa philosophie.

Plus précisément, il est permis de voir dans la pratique du journal l'exercice de ce que Biran appelle «réflexion». Sans proposer ici une étude de ce concept si central chez lui, je rappellerai seulement certains des termes par lesquels il commente cette opération, la dessine par contraste avec celles qui conviennent à l'approche du monde extérieur — et bien souvent la contaminent. La réflexion est *expérience* intérieure (par ex. *Essai*, t. VIII, p. 4) et non *observation* intérieure (*ibid.*, p. 52), elle conduit au *simple* et à l'*individuel* par opposition aux sciences de la nature extérieure où «tout se généralise et se complique» (*ibid.*, p. 55), elle permet de «*constater* ce qui est en nous» quand les autres nous «*élèvent* jusqu'à l'inconnu» (*ibid.*, je souligne); par elle «l'esprit se connaît en *agissant* sur lui-même» (*ibid.*, p. 63, je souligne); elle est opposée à l'imagination par laquelle nous nous représentons ce qui est hors de nous (cf. *ibid.*, p. 64) et Maine de Biran insiste sur l'altération absolue que produit la traduction d'un des ordres dans l'autre. Elle est comparée à un «toucher intérieur» (*ibid.*, p. 61) qui s'atteste par son propre exercice et cette métaphore du toucher — que Biran utilise explicitement par opposition à celle de la vue — souligne bien l'immédiateté caractéristique de la réflexion: elle n'est pas regard du sujet sur soi, mais présence à soi, possession de soi, intensification de la conscience du moi, mise en œuvre de cette capacité «d'être soi, ou en soi» par laquelle l'être humain, «compos sui», se distingue de l'animal et de la vie animale en lui. Le parcours de ce «lexique» nous le montre: la réflexion biranienne n'est pas introspection; elle ne pose pas sur le sujet un regard qui l'immobilise et le dédouble en objet. Elle est présence attentive à l'effort en acte, non interruption de celui-ci.

Le *Journal* participe, me semble-t-il, de ce travail de la réflexion; l'écrire, c'est, pour Maine de Biran, non pas rassembler des données pour l'élaboration d'un système futur mais intensifier sa présence à ce qu'il vit, être toujours davantage lui-même, «revenir à lui» en se reprenant continuellement à travers les expé-

riences dissipantes et dispersantes qui le mettent toujours à nouveau «hors de lui».

De nombreuses pages du *Journal* nous montrent ce souci constant de la réflexion, en voici quelques-unes:

> Voilà notre philosophie moderne, qui anéantit les facultés supérieures de l'homme, ou celle de *réflexion* qui seule constitue sa prééminence. Ne *voir que le moi*, ou cultiver, *exercer le sens intérieur*, cela ne signifie rien pour nos philosophes sensualistes [...]. (12 avr. 1815)

> Quand je suis seul, j'ai assez à faire à suivre le mouvement de mes idées ou impressions, à me tâter, à surveiller mes dispositions et les variations de mes manières d'être, à tirer le meilleur parti possible de moi-même, à enregistrer les idées qui me viennent par hasard, ou celles que me suggèrent mes lectures. (24 avr. 1815)

Ces lignes décrivent très adéquatement ce que Maine de Biran *fait* en tenant son journal: cette attention continuée à soi-même, cet accompagnement de soi, sans distance («me tâter»), orienté, comme toute la psychologie de Biran, vers une application morale. La valeur d'*exercice* de cette activité est sans cesse soulignée par Biran:

> *Penser à soi*, c'est réfléchir, exercer les facultés méditatives, et non pas être dans un état de paresse, comme Voltaire le dit [...]. (9 juil. 1816)

> Cette aperception, cette vie intérieure et l'activité qui en est la condition sont les propres attributs de l'âme [...]. (1er avr. 1817; voir aussi: 28 déc. 1817; 13 janv. 1819; oct. 1823; 8 déc. 1823; etc.)

Même quand Maine de Biran s'orientera vers ce qu'il appelle la troisième vie, cette vie selon l'esprit où le moi actif s'efface devant la grâce qu'il accueille, la réflexion restera une étape nécessaire:

> Il faut d'abord que les ténèbres soient écartées, que la nature sensible soit vaincue et c'est là tout l'emploi de notre activité; ensuite on entre dans la voie de la perfection, soit en s'abandonnant à sa *grâce*, soit encore en agissant, en travaillant pour s'élever plus haut, en veillant sans cesse sur soi-même comme l'entendent les anti-quiétistes, etc... (Nov. 1820; voir aussi: 18 déc. 1818; déc. 1821; etc.)

Cet exercice de réflexion, qui doit rendre le sujet présent à lui-même, est un exercice de différenciation. Le moi doit s'atteindre

en se distinguant de tout ce qu'il n'est pas. Biran le soulignait dans l'*Essai*:

> Ne faudrait-il pas que la psychologie remontât jusqu'aux premiers rudiments de notre constitution intellectuelle, qu'elle en séparât tous les produits de nos habitudes, de nos impressions fortuites et accidentelles, pour distinguer ce qui est vraiment primitif de ce qui est acquis [...]? (T. VIII, pp. 51 et 52)

Dans le *Journal*, Maine de Biran ne cesse de pratiquer cet effort d'éclaircissement, de démarcation:

> Penser, c'est se distinguer *soi* de tout ce qui ne l'est pas et de son corps propre. Les hommes à imagination, dont l'esprit est toujours emporté au-dehors, ne *pensent* pas; ceux dont l'âme reste toujours *mêlée avec* le corps sans exercer aucun effort, aucune activité pour le [sic] dégager, ne sont pas des êtres pensants ni des êtres moraux [...]. (13 janv. 1819; cf. 23 juil. 1816)

Il se sent dépendant du corps:

> J'ai eu à table une pensée vive sur la dépendance où nous sommes (peut-être nécessairement) de ces liens du corps, ou des dispositions spontanées de nos organes [...]. (26 août 1818; cf. 26 fév. 1819, etc.)

dépendant du temps qu'il fait:

> Depuis huit jours environ nous jouissons de tous les charmes du printemps. Je suis heureux de l'air embaumé que je respire, [...]. Mon âme tout entière semble avoir passé dans mes sens externes; il me faut un certain effort pour réfléchir et méditer [...]. (13 mai 1815; cf. 24 oct. 1822)

Son moi disparaît dans la vie sociale:

> J'ai passé ces deux jours en visite à Bergerac, un peu hors de moi-même comme je le suis toujours en présence des hommes [...]. (28/30 août 1818; voir aussi: 3/4 nov. 1818; 8 fév. 1819; etc.)

Quand il est «dans le monde», tout occupé de ses charges politiques, il appelle la solitude où il voit son lieu propre, l'état qui convient à son pouvoir de réflexion:

> Je reste par mes habitudes ou mes dispositions naturelles *homme intérieur* [...]. Aussi suis-je entièrement déplacé maintenant dans le monde extérieur; la vie solitaire qui me met en présence de moi-même et de ce monde intérieur où je suis

> appelé par toutes les dispositions de mon être physique et moral, est la seule vie qui me convienne. (3/4 nov. 1818)

Mais vivre retiré ne lui assure pas la libre disposition de ce moi recherché:

> J'éprouve qu'on peut, dans la solitude la plus profonde et vis-à-vis de soi-même ou de ses idées, n'avoir encore qu'une vie extérieure et être aussi loin de *soi* qu'on l'est au milieu du monde! (4/6 mai 1815; voir aussi: 7 juin 1816; 3/4 nov. 1818; etc.)

C'est bien d'abord à une poursuite sans repos d'un moi péniblement arraché à tout ce qu'il n'est pas, mais constamment perdu à nouveau, que la lecture du *Journal* nous associe. Poursuite qui bien souvent se réduit à la seule déploration de la faiblesse, de l'effacement, de l'inexistence de ce moi: «Mais tout échappe à ma pensée mobile: je suis un être ondoyant, divers et sans consistance». Ces mots écrits le 13 mai 1815 expriment un des constats le plus souvent noté par Biran tout au long du *Journal*: variabilité, errance, agitation et glissements de la pensée. Les occurrences de ce thème sont innombrables[6].

Parce que la réflexion n'est pas introspection figeante, elle n'apporte pas à Biran le «point fixe» de tout temps désiré. Présence à soi au jour le jour, la réflexion conduit au *Journal* mais celui-ci paye le prix de cette exigence: ni œuvre achevée, ni sujet apaisé dans la stabilité.

Est-ce à dire que la réflexion, qui devait permettre à Biran de poser au centre de sa philosophie le moi actif se donnant à lui-même dans l'effort, est mise en échec quand il la pratique effectivement dans le *Journal*? Comme l'écrit Romeyer-Dherbey dans l'article déjà cité, «l'écriture biranienne semble démentir la philosophie du penseur et ratifier l'expérience de l'homme» (p. 183). Je reprendrais volontiers aussi la suite de son propos: «Mais les choses ne sont peut-être pas si simples, et il nous semble apercevoir un rapport subtil entre cette écriture et la pensée qu'elle a pour tâche de dire» *(ibid.)*.

Le rapport dont parle ici Romeyer-Dherbey, c'est celui que la pensée de l'ego entretient avec l'écriture fragmentaire. J'aimerais maintenant en faire apparaître un autre: celui qui s'établit dans le *Journal* entre la pratique de la réflexion et la découverte de la passivité. Non que ce thème soit nouveau chez Biran: le fait primitif de sens intime est un rapport, celui de la force au terme inerte qui

lui résiste; ce rapport est l'effort dans lequel seul le moi se donne à lui-même:

> [...] nous ne pouvons nous connaître comme personnes individuelles sans nous sentir causes relatives à certains effets ou mouvements produits dans le corps organique [...], le moi s'identifie complètement avec cette force agissante. Mais l'existence de la force n'est un fait pour le *moi* qu'autant qu'elle s'exerce, et elle ne s'exerce qu'autant qu'elle peut s'appliquer à un terme résistant ou inerte. (*Essai*, t. VIII, p. 26)

La pratique de la réflexion, exercice de cette force présente à elle-même dans l'effort, se fait donc sur fond d'inertie, de passivité, de résistance. Comme on le sait, cette passivité changera de sens, ou plutôt Maine de Biran en découvrira l'«endroit» insoupçonné.

C'est d'abord la passivité du corps qui résiste, l'univers de la vie animale à laquelle le moi s'adosse en quelque sorte, n'existant que dans la mesure où il s'efforce contre elle pour ne pas être envahi, débordé par ce qui a lieu en lui sans lui. C'est tout ce dont le «je» ne dispose pas et qu'il tente toujours à nouveau de disposer pour ses propres fins, ce qu'il subit, ce dont il dépend et qu'il essaye de maîtriser, de prendre en charge par l'effort qui le constitue comme «je». C'est ce dont le stoïcisme, aux yeux de Biran, n'a pas suffisamment tenu compte et dont l'irréductible poids le conduit à s'écarter de cette philosophie dont les maximes sont «bonnes pour les forts» (21 oct. 1819).

> Il y a des modes tout à fait passifs, que nous sentons être indépendants de notre volonté qui ne peut en aucune manière les interrompre ou les changer; telles sont toutes les affections de plaisir ou de peine; il y en a qui commencent et continuent souvent sans le concours de notre volonté, quoiqu'elle puisse y exercer un certain empire et les assujettir à ses lois: telles sont les images ou idées de l'esprit qui peuvent se représenter spontanément et suivre l'ordre que la volonté leur prescrit. (1er oct. 1817)

Ce n'est donc pas seulement la vie du corps, en un sens étroitement organique, qui limite — et révèle — la force du moi, mais tout ce monde d'impressions, d'images, d'idées, de pensées qui lui adviennent sans qu'il en soit l'origine (voir aussi 3 sept. 1816; 26 août 1818).

Plus tard cette passivité deviendra celle de l'accueil, du consentement à une grâce délivrant le soi de sa tentation de maîtrise — et de ses tentatives toujours avortées pour l'atteindre.

> Comment peux-tu croire être quelque chose par toi-même? Le moindre dérangement dans ta machine, et surtout le sommeil de chaque nuit t'apprend bien que le *moi* n'est pas en ton propre pouvoir; or tu n'es rien que par le moi, et tu le reçois, comme tout le reste, d'une source plus haute. (12 déc. 1821; voir aussi: 19 sept. 1818; 15 août 1923)

La force du moi semble dès lors essentiellement destinée à opérer le passage d'une forme de passivité à l'autre, à préparer — en disposant ce qui lui advient — une place pour accueillir ce don:

> La seconde vie de l'homme [celle où s'affirme le moi] ne semble lui être donnée que pour s'élever à cette troisième, où il est affranchi du joug des affections et des passions [...]. (Déc. 1821, t. II, p. 339; voir aussi: nov. 1820; 13 juin 1821)

Il est à remarquer d'ailleurs que Maine de Biran reste parfois hésitant quant à la possibilité de distinguer avec certitude ce qu'il éprouve comme «accueil d'une grâce» de ce qui serait — et a été parfois pour lui — l'expérience heureuse d'une «correspondance harmonique plus parfaite entre l'âme et le corps» (*Journal*, t. III, p. 241 — sans date).

> Comment distinguer les effets de la *grâce*, et de ceux de la spontanéité d'une organisation qui se monte elle-même et se rétablit comme elle détruit son équilibre? et de ceux de l'activité propre du *vouloir* [...]? (Juin 1821; cf. 4 oct. 1818)

Mais ce qui m'intéresse ici c'est ce passage d'une inertie *contre* laquelle l'effort travaille et affirme le moi à une passivité accueillie, consentie par un moi qui s'y efface. C'est le rôle de l'écriture du *Journal* dans cette modification, l'accord caché et paradoxal entre l'exercice de la réflexion au service de la force du moi et l'apprentissage d'une réceptivité acceptée.

La pratique de la réflexion, nous l'avons vu, intensifie la présence du moi à lui-même, mais elle ne l'isole pas. Au contraire: étant davantage à lui-même, le moi est aussi davantage à ce qu'il vit. C'est bien pourquoi Maine de Biran distingue fortement le moi donné dans l'effort comme *fait* primitif du moi substance posé par la croyance en dehors du champ d'expérience de la conscience. C'est pourquoi aussi les moments de bonheur évoqués par le *Journal* sont des moments où Biran, pleinement actif, est lui-même entièrement dans ce qu'il fait et qui l'occupe:

> Heureux quand on peut s'absorber dans un grand sujet de méditation qui ne laisse aucun vide dans le temps, aucune place

> pour d'autres pensées, d'autres goûts: c'est un heureux contraste avec des petites velléités, ces caprices d'imagination et de sensibilité qui ne durent qu'un moment. (Août 1817)

Maine de Biran est heureux quand il peut être pleinement à ce qu'il fait, qu'il s'agisse d'un «travail attachant» (27 août 1816) ou d'une excursion en montagne (3 août 1816). Présent à ce qu'il fait et non replié, refermé sur lui-même. C'est encore par là que la réflexion s'oppose à l'introspection et exerce le moi à se découvrir dans l'ouverture à ce qui lui advient et non dans la fermeture sur soi.

Il est intéressant sur ce point de remarquer le double usage que Maine de Biran fait des termes «concentré», «concentration». Parfois ils sont pris avec une connotation positive — celle qu'on attend à vrai dire sous la plume d'un philosophe du moi tout attentif à lui-même:

> Qui sait tout ce que peut la réflexion concentrée et s'il n'y a pas un nouveau monde *intérieur* qui pourra être découvert un jour par quelque *Colomb métaphysicien*?... (23 juil. 1816; voir aussi: 22 nov. 1816; 12 août 1819)

Mais Biran l'utilise aussi négativement, pour désigner un resserrement sur soi, une fermeture qui le bloque sur lui-même et l'empêche d'être pleinement lui-même, de donner sa mesure. Significativement — si du moins mon repérage, non systématique, est fiable — cet usage moins attendu, moins «banal» devient plus fréquent au cours des années comme si se marquait par là la capacité d'accueil, développée peu à peu par l'exercice de la réflexion.

> J'ai été pendant tout ce pénible mois agité au-dedans et au-dehors de manière à perdre toute faculté de réflexion: un état maladif, un découragement extrême, une concentration et un sentiment de crainte habituel [...]. (27 déc. 1817; voir aussi: 18 fév. 1818; 11 nov. 1819; etc.)

On peut d'ailleurs à ce sujet remarquer aussi que si le *Journal* «avale» peu à peu toute l'œuvre de Biran, ce n'est pas sans modifier sa nature de journal: de moins en moins de notations quotidiennes, de remarques sur le temps ou sur l'état du scripteur au jour le jour; des passages résumant plusieurs jours, un mois, et beaucoup d'essais philosophiques, de notes de lecture souvent développées en longs commentaires. Ce changement matériel est lui aussi, peut-être, significatif d'une «présence à soi» vécue

désormais d'une manière plus détendue, moins constamment en lutte contre l'envahissement par ce qui est «hors de soi».

Que le *Journal* apparaisse comme le lieu où s'articulent une philosophie de la volonté, du moi, de l'effort, et une méditation sur la réceptivité, sur la passivité, n'est pas un hasard. L'écriture du journal, en effet, est de celles qui manifestent au mieux, font prendre le plus intensément conscience de la secondarité essentielle de la présence à soi, cette secondarité que la dernière philosophie de Maine de Biran interprétera en terme de «grâce reçue». Même si le journal se tient au plus près de ce qui est vécu jour après jour, il n'éclaire jamais que quelque chose qui a déjà commencé, quelque chose qui est déjà là; quand le moi s'y dit, il est toujours en retard...

Ce n'est pas pour rien que Maine de Biran a toujours été intéressé par ces états qui sont nôtres mais que nous ne pouvons prendre en charge qu'après coup parce qu'ils ont toujours déjà eu lieu quand nous les percevons. C'est même cette «reprise» qui caractérise pour lui l'apparition de la vie consciente. A ce sujet, un passage de l'*Essai* est particulièrement significatif; Biran pour décrire la naissance de la conscience y évoque le réveil où l'individu

> s'approprie en résultat ces mouvements spontanés qu'il n'a pas déterminés en principe, et cette appropriation de conscience caractérise seule le réveil complet. Ainsi, dans l'origine de la personnalité, le mouvement spontané donne l'éveil à l'âme, y fait naître comme le pressentiment d'un pouvoir qui détermine le premier effort voulu et avec lui la première connaissance. (T. VIII, p. 201)

Cette naissance du moi caractérisée comme un mouvement d'*appropriation* me semble typique de la conception biranienne et porte en germe à la foi la pratique du journal et la découverte d'une passivité accueillante et consentie. Le moi se constitue dans l'appropriation, la reprise, la conversion du spontané en volontaire (cf. 27 juin 1816) et ce travail c'est aussi celui qu'opère le *Journal*. Mais du coup, et d'autant plus qu'il s'y exerce, le «journalier» éprouve au plus près cette passivité contre laquelle mais aussi à partir de laquelle il existe et s'affirme comme moi. Ecrire un journal, c'est défaire quotidiennement l'illusion d'un moi substantifié, d'un moi force sans ce fond de passivité, sans cette spontanéité antérieure à lui-même, bref d'un moi sans «effort».

Notre pouvoir est second, indirect, non originaire. Le *Journal* le redécouvre et le redit sans cesse:

> Les notions étaient de même [i.e. comme pour l'homme au réveil] présentes à l'âme avant leur conception nette ou leur appropriation à l'esprit, et l'acte de cette *appropriation*, de cette *mise en possession* des idées [...] ne peut être considéré comme *l'origine*. (21/26 déc. 1818; voir aussi: 8 mai 1816; 14 juin 1816; 18 août 1823; etc.)

La pratique du journal, parce qu'elle est cet acte d'appropriation constitutif du moi, parce qu'elle n'isole pas celui-ci de l'effort qu'il fait pour entrer en possession de ce que déjà il est, «use» peu à peu en lui la tentation d'une existence autonome, spontanée, première. Le moi découvre que la «résistance» qu'il affrontait pour s'imposer comme sujet est avant tout «obstacle» à écarter pour laisser advenir ce qui peut avoir lieu en lui. Déjà le 29 avril 1816 Maine de Biran notait, en rapport à une lecture de saint Augustin:

> [...] il semble que notre organisation matérielle qui faisait obstacle à l'*intuition interne*, cesse de résister, et que l'esprit ne fait que recevoir la lumière qui lui est appropriée.

La lutte contre une passivité qui réduirait le moi à une vie animale «hors de soi» le conduit à se découvrir comme pouvoir d'accueil, dans son effort pour «faire place» en lui à ce qu'il s'approprie. Le moi menacé par ce qui en lui n'est pas lui devient le moi consentant à ce qui lui advient, devant quoi il s'efface parce qu'il se confond désormais avec ce qu'il reconnaît comme son propre.

> Le moi perçoit les affections du corps, il y participe, il y *consent*, il en éprouve des *sentiments* de joie ou de tristesse qui diffèrent des affections purement animales avec qui elles sont unies. (17 mai 1818)

> [...] cette troisième vie [...] où rien ne se passe enfin dans le sens ou l'imagination qui ne soit ou voulu par le *moi*, ou suggéré, inspiré par la force suprême dans laquelle ce *moi* vient s'absorber et se *confondre*. (Déc. 1821, t. II, p. 339)

Notons le vocabulaire de ces passages: le moi qui veut est désormais aussi présent, actif dans le consentement et s'il s'efface, ce n'est pas qu'il soit détruit, débordé par ce qui lui vient d'un monde «hors de lui», mais c'est parce qu'il se confond avec ce qu'il s'est disposé à accueillir.

Enfin une dernière citation montre très fortement le «déplacement» opéré par et sur un moi qui s'éprouve encore comme moi — et plus véritablement — dans sa mort même: mort de ce moi intime qui est assez fort maintenant pour se «laisser aller»... Si du moins on veut bien lire dans ces lignes autre chose que des paroles de consolation que s'adresse à lui-même un homme qui se sent vieux:

> La manière la plus pénible de mourir à soi-même, c'est de mourir à tout ce qui est le plus *intime*, à ces facultés dont l'exercice peut nous consoler de tout [...]. Mais celui qui s'est accoutumé dès longtemps à se remettre tout entier dans les mains de Dieu, supportera cette perte comme toutes les autres; ses facultés dont il s'enorgueillissait n'étant pas plus *lui* que sa figure [...] puisqu'il reste *lui*, qui juge les changements et les pertes en tant qu'il reste la même personne, qui se rend témoignage qu'elle meurt à tout ce qui n'est pas elle [...]. (2 sept. 1818)

L'écriture du *Journal* me paraît donc, en tout cas chez Biran, l'exercice privilégié par lequel la présence à soi se découvre et se fait pouvoir d'accueil. C'est peut-être ce qui fait la séduction du *Journal* — et je dirais alors de tout journal: la fascination opérée sur le lecteur par ce «je» qui jamais ne se pose ni ne s'affirme définitivement — alors même qu'il ne parle, et répétitivement, que de lui! — et qui demain recommencera encore son travail d'appropriation... Derrière lui le lecteur — celui du moins qui est sensible à cette fascination — est entraîné, frustré de tout «message» hors celui d'une nécessaire reprise à chaque jour attendue, convié à son tour à l'exercice de sa propre disponibilité.

Et il n'est guère surprenant que pour évoquer cette poursuite d'une passivité qu'il faut paradoxalement toujours à nouveau activer, nous retrouvions Maurice Blanchot, déjà associé à «l'écriture fragmentaire» de Biran:

> Il y a la passivité qui est quiétude passive (figurée peut-être par ce que nous savons du quiétisme), puis la passivité qui est au-delà de l'inquiétude, tout en retenant ce qu'il y a de passif dans le mouvement fiévreux, inégal-égal, sans arrêt, de l'erreur sans but, sans fin, sans initiative.[7]

«Passivité responsable», comme il dit aussi en une formule qui conviendrait pleinement à ce que pratique et exerce le *Journal* de Maine de Biran.

Sylvie BONZON.

NOTES

[1] Je cite le *Journal* de Biran d'après l'édition qu'en a donnée Henri Gouhier, Neuchâtel, La Baconnière, 1954-57, 3 vol. Le tome et la page ne sont indiqués que lorsqu'il s'agit d'un passage non daté. Sauf indication contraire, les mots soulignés le sont par l'auteur.

[2] Cf. Henri Gouhier, *Maine de Biran par lui-même*, Paris, Ed. du Seuil, 1970, p. 78.

[3] *Essai sur les fondements de la psychologie*, écrit vers 1812, non publié par l'auteur. Je cite cet ouvrage d'après l'édition de Pierre Tisserand, in *Œuvres de Maine de Biran*, Paris, Alcan, 1920-1954, t. VIII et IX. Je m'y réfère sous le titre *Essai*.

[4] Gilbert Romeyer-Dherbey, «Comment cela s'écrit (le livre à venir de Maine de Biran)», in *Exercices de la patience*, 2, 1981, pp. 181-187.

[5] Ce dernier terme est emprunté à Maurice Blanchot et Romeyer-Dherbey note à son propos: «Maurice Blanchot ne parle pas de Maine de Biran, et pourtant peu d'auteurs sont plus proches que lui des analyses que trace *L'Entretien infini* par exemple» (*art. cit.*, p. 182).

[6] Voir par ex.: 7 juin 1816; 28 août 1816; 2 sept. 1816; 1er mai 1817; mai 1818; juin 1818; 2 janv. 1819; 15 nov. 1819; nov. 1821; etc.

[7] Maurice Blanchot, *L'Ecriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 31.

S. B.